

# REVUE NÈGRE

Gilles Levavasseur

Ce nouveau numéro d'*Initiales* s'est construit dans une parole d'« aller-retour » croisée, multiple, collective et toujours très personnelle. Il donne ainsi à « voir », par la polyphonie des voix, une forme singulière, le timbre d'un être polyédrique tout droit sorti de la fiction d'une psyché contemporaine française, d'un temps brûlé, exultant aussi d'espérance lors des Années folles et pris dans la désillusion de la modernité. Un être tantalien à ce point sublimé que l'on a véritablement du mal à croire en son existence et que l'on s'attache presque coûte que coûte à l'idée qu'il ne s'agit là que d'une épure, d'une mystification.

Il y a un peu moins d'un siècle se produisait la Revue Nègre. Sur scène, seins nus, une artiste noire, Joséphine Baker, interprétait frénétiquement une « danse sauvage » qui allait embraser Paris. Comment cette enfant du Missouri, mariée pour la première fois à l'âge de treize ans, allait-elle traverser une ère d'empire colonial pour devenir l'icône héroïque d'une nation française combattante ? Comment a-t-elle pu traverser ce siècle avec tant d'exubérance, de combats, casser tant de dogmes et poser si frontalement les questions de genre et de race ?

L'histoire semble être faite de soubresauts éruptifs prisonniers de longues périodes de reflux. Si nous sommes à ce point subjugués, c'est qu'il y a dans le temps de l'histoire des formes de décélération brutale que des trajectoires comme celle de Baker nous font brutalement appréhender. Lancés par la pleine vitesse des premières émancipations, nous percutons ce temps, notre temps, cette époque de contractions morales, éthiques et intellectuelles nous donnant presque la sensation d'être dans un hors-temps.

Pour notre communauté, notre école, les situations pédagogiques — c'est ici l'un des moteurs de la revue — nourries autour, pour et par ce numéro comme la journée d'étude sur l'appropriation culturelle<sup>1</sup>, ont été saisissantes d'implication. Les questions ont fusé montrant l'incompréhension face aux sphères de domination toujours vivaces, aux représentations unilatérales, et aux modèles stéréotypés tenaces. La volonté gouvernementale d'ériger l'égalité entre les femmes et les hommes en « grande cause nationale » pour toute la durée du quinquennat est à saluer. L'Association nationale des écoles d'art (ANdÉA) a d'ailleurs bien emboîté le pas en adoptant plus largement une charte<sup>2</sup> couvrant toute forme de discriminations. Mais c'est souvent sur le terrain que les

formulations les plus justes se nouent dans leur complexité. La charte portée au sein de l'école et de manière libre et autonome par le club féministe des cybersistas<sup>3</sup> est une

expression montrant l'ampleur des enjeux tant le changement de paradigmes et les répercussions mêmes sur nos modèles sont conséquents. Il y a urgence. L'argument tenant à l'existence de progrès notables ne suffit plus. L'impatience portée par les jeunes générations est déjà trop grande. Il s'agit désormais de faire entrer dans la normalité des stéréotypes la multitude des identités, des genres et des représentations. Il s'agit de faire de la discrimination, par des formes inclusives de structures sociales en devenir, une vieille question. Il y a urgence afin que toute cette énergie, toute cette intelligence ne tombent pas dans le piège de la caricature, des oppositions systématiques de principe, de la violence comme seul remède à la violence subie. Il y a urgence à donner des clés de lecture et des modes d'actions.

Il faut pour cela saluer ici la qualité des contributions, le travail d'orchestration de Marie Canet, d'édition de Claire Moulène, de composition d'Alaric Garnier et de nos étudiantes designers graphiques Robyn Johnson et Noémie Besset pour ce précis de géométrie sociale, politique, éthique et artistique qui gouverne notre compréhension des multiples facettes et des impacts de cette figure artistique emblématique des années 1930.

Or, c'est ici tout le brio de ce numéro. D'abord, d'avoir eu l'audace du hors-champ, de ne pas s'être figé sur une des figures d'un panthéon disciplinaire malgré tout normalisé. Ensuite, de regarder ce qui fait force et dont le prisme réactivé peut être l'outil théorique qui nous permettra, par l'intelligence et la raison, de faire céder des formes de domination et d'aliénation encore trop facilement légitimées.

Enfin, c'est le moyen de ne pas donner lieu aux premières approximations d'un catalogage expéditif de ce qui peut être ou non contemporain. C'est aussi le mode, pour nos jeunes générations, de regarder le monde en ayant une perspective nourrie de représentations nouvelles hors du champ du commun et d'un dominant culturel.

Par les multiples dispositifs critiques performatifs dont elle a usé, Joséphine Baker est une figure qui réfléchit, diffracte et disperse, par un mimétisme critique et paradoxal, nos pulsions les plus « sauvages ».

1 Journée d'étude du 20 mars 2019 construite par un comité de pilotage composé d'étudiants et de trois enseignants (François Aubart, Guillaume Désanges, et François Piron) et rassemblant toutes les options de l'école de la première année au post-diplôme. Journée introduite par Marie Canet.

2 *Contre les discriminations, les écoles d'art s'engagent*, charte approuvée par l'assemblée générale de l'ANdÉA le 30 mars 2015.

3 Club féministe composé de toutes les filières de l'école. Ce club, nourri d'un travail réflexif, revendique l'égalité entre tou-te-s et le bien-être de chacun-e au sein de l'Ensba Lyon. Leur proposition est présente dans l'ouvrage sous forme de poster.